

**Zeitschrift:** L'Afrique explorée et civilisée  
**Band:** 10 (1889)  
**Heft:** 3  
  
**Artikel:** La révolution dans l'Ou-Ganda  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-133620>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 29.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

esclavagiste belge a fait au local de la Société scientifique de Bruxelles, une conférence dont le sujet peut être résumé par ces mots : Faisons avant tout notre devoir sur le lac Tanganyika, et notre exemple entraînera les gouvernements à remplir le leur dans toute son étendue.

En **Hollande**, à Amsterdam et à Bovenkerk, s'est fondée une Société composée en grande partie d'ouvriers ; tous les membres se sont engagés à abandonner à l'œuvre anti-esclavagiste le gain d'une journée de travail.

En **Allemagne**, la Société coloniale a lancé un appel adressé à toute la nation allemande en vue de mettre un terme aux horreurs que les trafiquants d'esclaves commettent en Afrique.

En **Alsace**, deux grandes réunions ont eu lieu à Strasbourg, à la suite desquelles des listes d'adhérents se sont couvertes de souscriptions importantes.

En **Sicile**, a eu lieu, à Palerme, une conférence sous la présidence du cardinal Alésia, qui s'occupe de la fondation d'une Société anti-esclavagiste de Sicile.

En **Suisse**, les évêques ont publié un appel aux fidèles de leurs diocèses pour les engager à contribuer à l'œuvre de l'abolition de la traite. Après une conférence donnée à l'Aula de l'Université de Genève, par M. le prof. Ruffet, sous les auspices de la Société anti-esclavagiste suisse, des adhésions nombreuses sont parvenues au Comité. Le mouvement va s'étendre à la Suisse romande par des conférences à Fribourg, à Neuchâtel, la Chaux-de-Fonds et le Locle. La Société publiera, à intervalles irréguliers, un Bulletin pour tenir les adhérents au courant du mouvement anti-esclavagiste.

---

## LA RÉVOLUTION DANS L'OU-GANDA

La Société des missions anglicanes a reçu du Rev. E.-C. Gordon une lettre du 7 novembre 1888, datée d'Ousambiro, où venaient d'arriver les missionnaires expulsés de l'Ou-Ganda par les Arabes. Nous en extrayons ce qui nous paraît le plus important pour expliquer la chute de Mwanga et le triomphe de l'influence des Arabes dans ses États.

La cause de la révolution doit, d'après M. Gordon, être attribuée à la mauvaise administration de Mwanga, qui s'était rendu très impopulaire auprès d'un grand nombre de ses sujets, et ne faisait rien pour gagner l'affection d'une fraction de Ba-Ganda qui, de jour en jour, avait acquis

plus d'influence et d'autorité. Le nom qui leur convient le mieux est celui de *lecteurs* ou de *réformateurs*. La jeunesse et la force du pays se rattachaient à eux. Ils formaient deux groupes, l'un celui des lecteurs chrétiens, composé des élèves des missionnaires romains et protestants ; l'autre celui des lecteurs mahométans. Les deux partis comptaient à peu près le même nombre d'adhérents.

Par sa conduite, Mwanga s'était rendu odieux à ces deux groupes. Depuis un certain temps il montrait une hostilité croissante envers tous ceux qui voulaient le progrès et qui se séparaient de l'ancien culte païen. En même temps, la population tout entière manifestait son aversion pour la tyrannie de Mwanga et pour ses actes réitérés de rapine et de violence. Presque chaque mois il faisait des voyages en tous sens dans ses États pour piller ses sujets. Les Ba-Ganda étaient fatigués de ces incursions dans lesquelles, pour procurer des vivres et des provisions à ses gardes du corps, les chèvres, les bœufs et les fruits de la terre étaient extorqués partout où il passait. En outre, lorsqu'il lui arrivait de rencontrer des femmes dont la beauté le charmait, il ne se faisait aucun scrupule de les enlever pour les faire entrer dans son harem. Aussi les habitants des campagnes élevaient-ils de nombreux sujets de plaintes contre lui.

Depuis que Mwanga était monté sur le trône, tous ceux qui lisaient avaient dû le faire en secret ; jamais il n'avait professé ni encouragé la vérité chrétienne, non plus que la foi musulmane. Les adhérents des cultes chrétiens et mahométans n'avaient pu les célébrer qu'en cachette. Quoiqu'il fût essentiellement indifférent en matière religieuse, il se montrait de plus en plus hostile à la foi chrétienne aussi bien qu'à l'islamisme.

On se rappelle l'ordre que lui et ses chefs donnèrent, en 1886, de massacrer les lecteurs chrétiens, sous prétexte qu'ils s'uniraient aux blancs qui les instruisaient et provoqueraient une rébellion. Plus tard il se plaignit également des adhérents de l'islam qui, disait-il, « manquaient de respect et d'égards envers le roi, et ne voulaient pas manger des mets du roi, parce que le bétail étant abattu par des incirconcis, la viande en était souillée. » Quant aux lecteurs chrétiens, Mwanga leur reprochait d'être des serviteurs désobéissants et rebelles parce qu'ils ne voulaient pas, le dimanche, exécuter les travaux du roi. Depuis un certain temps le bruit circulait qu'il se déferait d'eux tous d'un seul coup ; mais le moment n'était pas encore favorable à l'exécution de ce projet.

Mwanga lui-même facilita son renversement en armant les chefs des

deux compagnies de ses gardes du corps. Ces gardes, hommes jeunes et favoris du roi, étaient devenus des lecteurs. Remplissant les fonctions de pages, ils se tenaient constamment auprès du souverain, mais ils avaient pour chef un officier qui n'appartenait pas au groupe des lecteurs. Outre ces gardes du corps, deux autres compagnies nombreuses devaient accompagner le roi chaque fois qu'il quittait la capitale. Leurs chefs étaient des lecteurs adhérents du christianisme : l'un, élève des missionnaires romains, jouissait d'une influence considérable ; l'autre se rattachait à la mission protestante anglaise. Les partisans de ces deux chefs étaient très nombreux et appartenaient également aux lecteurs. Un grand nombre de chrétiens étaient donc appelés à suivre le roi ; mais ils ne le faisaient qu'avec une sorte de crainte, se souvenant des menaces que Mwanga avait proférées contre eux.

Voici le projet que le roi avait tramé à leur égard. Avec ses gardes du corps qui n'appartenaient pas aux lecteurs, il voulait faire monter dans des canots les chefs des autres compagnies de sa garde et leurs adhérents, et les envoyer dans quelque île sous prétexte de la piller. Le chef des gardes non lecteurs, qui devait les y conduire, avait ordre de les y laisser, ainsi que l'amiral, lecteur chrétien, et s'il réussissait à les tromper, il devait emmener leurs canots. Abandonnés dans l'île, ils seraient morts de faim. Le Pokino, chef très puissant, complice du roi, fut laissé dans la capitale pour prêter aide et secours à Mwanga.

Un autre groupe considérable de lecteurs appartenait aux mahométans. Ils avaient pour chef le puissant Mujassi qui, dans cette occasion, devait accompagner le roi, mais il refusa feignant d'être malade. Avant de quitter la capitale, les lecteurs étaient persuadés d'une trahison. On leur dit que le roi avait l'intention de les noyer tous dans le lac. En conséquence ils se préparèrent à faire résistance. Il paraissait évident que si Mwanga réussissait dans ce complot dirigé surtout contre les lecteurs chrétiens, il se tournerait immédiatement après contre les lecteurs mahométans pour les détruire aussi.

Ces derniers étaient prêts à agir contre Mwanga et à le détrôner sans l'aide des chefs chrétiens qui ne désiraient pas aller aussi loin et songeaient seulement à s'échapper vers l'Ou-Nyoro. A la fin cependant, les chefs des deux fractions religieuses unirent leurs efforts pour tenter d'expulser Mwanga. Leur grief le plus fort était que le roi avait décidé de les faire tous mourir, les uns en les noyant, les autres par d'autres moyens violents. Un groupe de mahométans alla informer le prince de leur choix, Kiwewa, frère de Mwanga, de l'intention des lecteurs. Au

point du jour les assaillants s'approchèrent de la capitale par deux routes différentes; Mujassi et ses soldats avaient avec eux le prince que tous voulaient faire monter sur le trône. Les chefs chrétiens, l'amiral et beaucoup de sous-chefs gagnèrent la ville par un autre chemin. Mwanga fit à peine résistance; il sortit de Rubaga, tira quelques coups de fusil, puis s'enfuit vers le lac avec quelques partisans. Les lecteurs entrèrent dans la ville et mirent le nouveau prince sur le trône vacant.

Le même jour, les principaux emplois furent distribués entre les chefs des lecteurs qui avaient fait monter sur le trône Kiwewa. Le chef catholique romain fut nommé juge suprême; le poste de premier ministre — katikiro — fut confié au chef chrétien qui se rattachait à la mission anglaise. Les deux autres charges les plus importantes furent données à Mujassi et à un autre lecteur arabe. L'ancien katikiro se retira très sagement: il partit et alla s'établir près du tombeau de Mtésa. Le Pokino, qui avait pris une part active aux crimes de Mwanga, fut chassé, ou plutôt il prit la fuite, sa maison fut pillée et brûlée.

Le lendemain, les missionnaires furent tous convoqués pour voir le nouveau roi; beaucoup d'Arabes y furent aussi invités. Un messenger vint les chercher pour les amener tous ensemble au palais. A peine pouvait-on croire qu'il se fût passé quelque chose d'extraordinaire. Il n'y avait ni bruit ni agitation; cependant, hors de la capitale, où la foule était rassemblée, régnait une grande excitation. A la cour, où les missionnaires précédèrent les Arabes, l'émotion était grande; toutefois il n'y avait ni querelle ni désordre. Le roi prodiguait les paroles et les promesses les plus généreuses. Il se tourna vers les Arabes et proclama la paix avec l'Ou-Nyoro et la liberté commerciale; l'importation et l'exportation des marchandises ne devaient point être grevées de droits onéreux. Il accorda aux Arabes la liberté d'enseigner leur religion et annonça qu'on construirait une mosquée. Puis, s'adressant aux missionnaires européens, il leur dit qu'ils seraient libres d'enseigner et que les Ba-Ganda pourraient être instruits sans restriction ni empêchement.

Ce fut ainsi que se passa le premier jour de règne de Kiwewa. Tous se félicitèrent de ce que ce grand changement se fût produit d'une manière si paisible. Il est étonnant en effet que la déposition de Mwanga se soit accomplie sans la moindre effusion de sang. On promit à Mwanga d'épargner sa vie. Le Pokino fut fait prisonnier, puis on lui pardonna, mais il tomba en disgrâce. Beaucoup d'autres chefs importants furent déposés et dégradés. La paix et la tranquillité régnaient dans tout le pays.

Quantité de chrétiens sortirent alors des retraites où ils s'étaient tenus cachés, ils accoururent à la cour du roi, et entrèrent au service de celui-ci comme pages et messagers. Ils commencèrent à se rendre en foule à la station des missionnaires, le dimanche et les autres jours de la semaine. Beaucoup demandaient des syllabaires, d'autres des portions imprimées de la Bible. Dès l'aube et jusqu'au crépuscule, ils assiégeaient la station et pénétraient dans les chambres des missionnaires. Quantité de chefs demandaient des syllabaires afin de pouvoir apprendre à lire à leurs gens et à leurs esclaves. D'autres désiraient des remèdes médicaux. Les dimanches surtout, le changement était remarquable; le nombre des assistants au culte avait doublé et, pour le service de l'après-midi, l'auditoire était toujours plus nombreux qu'à l'ordinaire; de dimanche en dimanche il augmentait, et s'éleva bien vite à 300 personnes; beaucoup de gens durent se tenir dehors. Un dimanche, la plupart des chefs chrétiens influents y assistaient, y compris celui des gardes du corps, élève des missionnaires, qui avait été nommé premier ministre. Tout paraissait calme et tranquille.

Mais les Arabes avaient assisté à tous ces changements avec une grande anxiété. Ils étaient vexés de voir les fonctions de juge et de premier ministre données à des lecteurs chrétiens. Le dernier katikiro s'était toujours montré leur ami, et était souvent intervenu auprès de Mwanga pour détourner d'eux sa colère. Ils sentaient vivement sa perte, surtout parce qu'ils craignaient que leurs intérêts pécuniaires n'en fussent sérieusement atteints. A leurs yeux, le nouveau katikiro n'était qu'un païen et un infidèle qui ne pourrait devenir ni leur ami ni leur aide. Le roi leur avait fait quantité de promesses, mais ne les avait pas tenues. Beaucoup d'entre eux se plaignaient de la manière dont Kiwewa les traitait. Mwanga leur devait une grande quantité d'ivoire; le nouveau roi avait promis de faire tous ses efforts pour acquitter les dettes de son prédécesseur; et en effet il avait commencé à payer les Arabes autant que ses moyens le lui permettaient: mais il n'avait pas l'ivoire nécessaire et il ne savait où le trouver. Dès lors il était gêné, et les Arabes étaient mécontents de leur condition. Ils commencèrent à chercher un moyen de l'améliorer. Ils se concertèrent avec d'autres mécontents, le fameux Mujassi, presque tous les chefs ses adhérents et les lecteurs mahométans.

Puis ils entourèrent le roi, s'efforçant d'envenimer son esprit et de l'exciter contre le katikiro et les lecteurs chrétiens. Ils lui persuadèrent que sa vie était en danger, que les lecteurs chrétiens feraient une tenta-



tive pour le renverser et pour mettre à sa place une princesse qu'ils avaient résolu de faire monter sur le trône.

De cette manière Kiwewa fut amené à considérer les Arabes comme ses amis et ses protecteurs, et les chrétiens comme ses adversaires. Très habilement, les Arabes profitèrent d'une occasion qui leur permit de faire passer les chrétiens pour des fauteurs de trouble et de rébellion.

Une troupe de Ba-Ganda qui avaient été envoyés à l'ouest du lac Victoria par Mwanga pour percevoir ses taxes sur les tribus placées sous son autorité, rentra dans l'Ou-Ganda le jour où éclata le conflit. Elle était composée essentiellement de chrétiens. Leur chef qui, sous Mwanga, avait occupé un poste important, fut présenté comme revenant très agité de ce qu'aucun commandement ne lui eût été réservé. On l'accusa, lui et les autres chrétiens, d'amener la princesse qu'ils avaient l'intention de faire monter sur le trône; histoire inventée pour faire croire que les chrétiens tenaient à être gouvernés par une femme comme en Angleterre. La cour se réunit, et le katikiro fut interrogé sur sa fidélité au roi. Il quitta brusquement le palais, et à peine avait-il regagné sa demeure qu'il fut sommé de revenir vers la résidence royale. Un combat avait commencé.

Pris à l'improviste, les chefs chrétiens et leurs adhérents eurent à défendre leur vie dans une situation tout à fait désavantageuse. Les mahométans étaient résolus à faire tomber le katikiro. Pendant quelque temps les chances du combat furent incertaines, mais les chrétiens n'avaient pas pu se réunir à temps en assez grand nombre. On avait entendu dire que jamais le katikiro ne combattrait; il dut livrer bataille et fut défait. Deux des chefs chrétiens furent tués, le jeune amiral et un autre chef. Le gros des chrétiens s'enfuit avec le katikiro.

Le combat terminé, il s'agissait d'établir le nouvel ordre de choses. On choisit de nouveaux fonctionnaires; les sous-chefs et leurs subordonnés furent nommés. Des messagers furent envoyés aux stations des missionnaires protestants et catholiques. Les protestants étaient alors occupés à soigner des blessés et leur maison était pleine de fugitifs; ceux-ci reçurent l'ordre de s'en aller, et les missionnaires durent suivre les messagers. La nuit tombait lorsqu'ils arrivèrent près de la résidence royale, où ils rencontrèrent les missionnaires catholiques qui y avaient été aussi amenés. On les conduisit à une maison où ils furent traités comme des prisonniers. Les missionnaires français avaient pu prendre avec eux des couvertures et quelques provisions; ils les partagèrent libéralement avec les Anglais. Le chef chargé de les garder leur apprit

que le roi n'avait pas l'intention de les faire mourir ; qu'il ferait l'inventaire de tout ce qu'ils avaient, que lui et ses ministres réclameraient de beaux présents, après quoi on les laisserait quitter le pays en paix.

Le lendemain MM. Gordon et Walker furent en effet conduits à leur station, pour faire les cadeaux susmentionnés, puis ils furent ramenés en prison. Il en fut de même pour les missionnaires romains. Après cela les stations des missions furent livrées au pillage. Le huitième jour tous furent menés au bord du lac et embarqués dans l'*Eleanor*, le bateau de la Société des missions anglicanes.

Quantité de gens suivaient les bagages portés à bord, et ouvrirent les caisses pour en voler le contenu. L'officier qui conduisait les missionnaires leur demanda encore des cadeaux et M. Walker dut se dépouiller d'une partie de ses vêtements. La dernière parole qui leur fut adressée fut celle-ci : « Qu'aucun blanc ne vienne dans l'Ou-Ganda avant deux ans. Que le bateau de Mackay ne paraisse pas de longtemps dans nos eaux. Qu'aucun instituteur blanc ne rentre dans l'Ou-Ganda avant que nous l'ayons tout entier converti au mahométisme. »

Le départ des missionnaires eut lieu à midi ; à quatre heures ils débarquèrent dans une île pour faire cuire quelques provisions. Les seuls vivres que portât l'*Eleanor* avaient été fournis par les missionnaires français ; seuls aussi ils avaient reçu l'autorisation de garder des étoffes et des cauries, objets nécessaires pour s'approvisionner de vivres en voyage. Il y avait à bord un peu de riz et d'orge ; on espérait pouvoir acheter quelques aliments au premier port où toucherait le bateau. Celui-ci appartenait aux Anglais ; les Français avaient les objets d'échange pour se procurer de quoi manger. Tous mirent généreusement ce qu'ils avaient au service de leurs compagnons d'infortune. Lorsqu'ils remontèrent sur le bateau, un couple d'hippopotames montraient leurs têtes hors de l'eau. L'un d'eux frappa l'embarcation avec une telle violence qu'il y fit deux trous assez grands pour que l'eau y entrât abondamment. Le bateau s'emplit rapidement ; heureusement la terre était proche ; les bateliers savaient nager ainsi que les missionnaires ; ils atteignirent l'île ; mais cinq des jeunes gens qui accompagnaient les missionnaires français furent noyés. La femme du propriétaire de l'île se montra très hospitalière envers les naufragés ; elle mit sa maison à leur disposition et leur fournit ce dont ils avaient besoin.

Le lendemain leur hôte fit battre le tambour pour appeler de la terre ferme les Ba-Ganda afin qu'ils vinssent aider à remettre à flot l'*Eleanor*. Les étoffes furent perdues, mais on sauva les cauries. Le bateau fut



réparé ; après cela la navigation fut très lente, néanmoins les missionnaires arrivèrent le 3 novembre à Oukoumbi, l'une des stations romaines où les Anglais reçurent une bienveillante hospitalité, et où ils se séparèrent de leurs compagnons ; le 4 novembre ils atteignaient eux-mêmes la station d'Ousambiro, où M. Mackay leur souhaitait la bienvenue.

---

## CORRESPONDANCE

### **Lettre de Lorenzo-Marquez de M. le missionnaire P. Berthoud.**

Lorenzo-Marquez, Delagoa Bay, 13 décembre 1888.

Il y a plusieurs mois déjà, j'avais commencé une lettre et écrit quelques pages pour vous ; mais la maladie, la fièvre, qui nous a fait beaucoup souffrir, m'a empêché d'achever. Dès lors, les événements ont marché, et ce que je vous raconte n'a plus d'actualité aujourd'hui. Toutefois, il y a encore quelque chose à répondre à votre bonne lettre, dont je vous remercie beaucoup.

Le mahométisme a en effet quelques représentants au sud de l'Afrique, dans les principaux ports et dans les villes importantes. Cependant il n'exerce aucune influence comme tel, à Lorenzo-Marquez pas plus qu'ailleurs ; et je ne crois pas qu'aucune des missions chrétiennes de l'Afrique australe ait eu à lutter contre lui, on le considère comme un ennemi sérieux. Il fait pourtant du mal ici ; seulement, pas dans le sens où vous le pensez : son péché, c'est de soutenir l'immoralité et de l'accroître. Ce mal existait à Lorenzo-Marquez longtemps avant l'arrivée des mahométans ; mais ils en ont profité à leur manière pour satisfaire leurs passions ; et ainsi, bien loin de réagir, ils ont contribué à démoraliser la population indigène. Du reste, la même remarque doit être appliquée aux bouddhistes et aux banyans que l'Inde nous a envoyés. Il faut l'appliquer encore, dans une certaine mesure, aux représentants des diverses nations européennes. Car, hélas ! l'immoralité, l'irrégularité des mœurs, est le caractère le plus frappant, le plus général, de cette ville : jamais on n'y célèbre un mariage.

L'abus des liqueurs fortes est un autre de ses principaux traits ; car vous savez déjà que les dames-jeannes d'alcool de Brême et de Hambourg constituent le principal article de commerce de cette province. Les commerçants européens qui affrontent ce climat dangereux, comptent se récupérer par les profits de la vente de l'eau-de-vie en faisant rapidement leur fortune. Ils prétendent qu'il ne vaudrait pas la peine de venir faire du commerce ici, quand on ne pourrait plus vendre ces énormes quantités d'alcool. A *notre* point de vue, c'est là, comme vous le dites, « l'ennemi le plus redoutable du progrès dans le champ de la mission, et l'adversaire d'une civilisation vraiment saine et durable. » Tous les jours, surtout dans les sentiers, on rencontre des porteurs chargés d'une ou deux de ces dames-jeannes ; et tout le pays est rempli de misérables débits d'eau-de-vie. La vente au détail